

Quand les philosophes français inspirent les artistes

Nul n'est prophète en son pays, dites-vous? Probablement. Si vous aviez interrogé Michel Foucault, Gilles Deleuze, Jacques Derrida et Jean Baudrillard avant leur disparition, aucun doute que ces philosophes français auraient acquiescé. Marginalisés dans l'Hexagone, c'est aux États-Unis que nos quatre mousquetaires de la pensée ont dû s'exiler pour briller de tous leurs feux. Et de quels feux! Outre-Atlantique, ils ont joui, dans les années 1970 et 1980, d'une « aura qui n'était réservée qu'aux héros de la mythologie américaine, ou aux vedettes du show-business », s'amuse l'historien de la philosophie et des idées François Cusset dans French Theory, son essai publié en 2003 aux éditions La Découverte, qui rend compte de ce « french paradoxe ». Inaudibles sur les bords de Seine, ces penseurs ont été accueillis, sur les campus américains, comme de véritables rock stars.

Une vraie success-story

Quelques signes du rayonnement de leur pensée en terra americana? Leurs œuvres, « aux textes tranchants et parfois difficiles d'accès », ont infiltré les recoins les moins prévisibles de l'industrie culturelle dominante, de la musique électronique à la science-fiction hollywoodienne, du Pop Art au roman cyberpunk, poursuit l'auteur qui est aussi professeur de civilisation américaine à l'université de Nanterre. Michel Foucault, « l'intellectuel-oracle », a vendu aux États-Unis plus de trois cent mille exemplaires de son livre *La Volonté de savoir*, et plus de deux cent mille de son *Histoire de la folie à l'âge classique*. Jacques Derrida, plus de quatre-vingt mille exemplaires de son ouvrage *De la grammatologie*, pourtant réputé difficile. Et le mot de « déconstruction », qu'il a forgé et popularisé, est passé à tel point dans le langage courant outre-Atlantique qu'on l'y retrouve désormais dans des slogans publicitaires, dans les journaux télévisés, et aussi dans le titre d'un film à succès de Woody Allen: *Deconstructing Harry* (1997). C'est de la réception enthousiaste aux États-Unis des idées de ces penseurs français et de la façon dont les artistes américains se sont emparés de leurs réflexions et concepts que traite une exposition, actuellement à l'ache au Palais de Tokyo au titre un brin énigmatique, « Echo Delay Reverb » (lire encadré p. 92). En route donc, à rebours, pour les États-Unis des seventies et eighties devenues « un laboratoire de la pensée francophone », selon les mots de l'historienne de l'art Elvan Zabunyan. Michel Foucault y enseignait alors à Berkeley et Jacques Derrida à Irvine, deux grandes universités californiennes. À New York, dans le quartier de SoHo, terre d'élection des galeries d'art, La Société de consommation de Baudrillard et Surveiller et Punir de Foucault se vendent alors comme des petits pains.

« Les galeries d'art de Manhattan s'arrachaient les préfaces de Baudrillard », se souvient Bernard Blistène, le directeur honoraire du Musée national d'art moderne du Centre Pompidou. Les artistes comme Cindy Sherman, Sherrie Levine, Richard Prince, Peter Halley et Robert Longo, en quête d'un prêt-à-penser théorique, puisent alors allègrement dans le livre *Simulacres et simulations* de Jean Baudrillard, histoire d'imiter le monde marchand sans y être inféodé. Pour tenter d'échapper au « cynisme cupide et festif d'un art commercial », en pleine révolution conservatrice Reaganienne.

De quoi parlent en fait ces philosophes ? « Ils ont forgé un outillage intellectuel. Leurs pensées des multiplicités, de l'immanence et des agencements, et leur concept de déterritorialisation font écho aux aspirations de notre époque à l'horizontalité et au travail en collectif, souligne Emmanuel Tibloux, le directeur de l'École nationale supérieure des arts décoratifs. Tout aussi essentielles sont *Les Trois Ecologies* de Félix Guattari, l'éologie environnementale, sociale (sortir de la surconsommation addictive) et mentale (penser par nous-mêmes dans nos économies de l'attention). »

Un vent de révolution

Nettement moins lus en France qu'aux États-Unis, ces philosophes ont eu, en revanche, un rayonnement considérable dans l'Hexagone dans le monde des arts visuels, en influençant au passage nombre de créateurs de leur génération et de celles qui ont suivi. « Les artistes liés à ces courants de pensée [la French Theory] étaient, par définition, anticapitalistes », pointe Sarah Wilson, dans son beau livre *Figurations 68. Le monde visuel de la French Theory* (2018).

« Et leur peinture, esthétiquement et politiquement révolutionnaire », ajoutait Gilles Deleuze, le sourire en coin. Bernard Rancillac (1931-2021), écorché vif et éternel rebelle, est de ceux-là. Il peint depuis le milieu des années 1960 les convulsions du monde (guerre du Vietnam, violences en Palestine), tout en se plaçant du côté des opprimés, des minorités agissantes, des révolutionnaires et syndicalistes. Le co-organisateur, en 1964, de l'exposition « *Mythologies quotidiennes* » au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, chemine longuement aux côtés de Pierre Bourdieu, qui signe plusieurs préfaces de ses catalogues. L'artiste puise aussi volontiers dans la pensée de Michel Foucault. En témoigne notamment sa série intitulée *À la mémoire d'Ulrike Meinhof*, du nom de cette membre de la Fraction armée rouge (bande à Baader), retrouvée « suicidée » dans sa prison à Stuttgart. Dans une de ces toiles de 1978, le regard, d'abord huppé par la

Connaissance des arts -Janvier 2026
Quand les philosophes français inspirent l'art

Eric Tarian

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com

vitesse des voitures, est ensuite plongé dans d'interminables couloirs de prisons « où la perspective devient une métaphore de la surveillance, de l'enfermement et de la solitude, en résonance avec les alertes de Michel Foucault », écrit Sarah Wilson.

Sous les pavés, l'art

Autre révolutionnaire, Gérard Fromanger (1939-2021) a été, au moment de l'explosion de mai 1968, l'un des principaux animateurs de l'Atelier populaire qui imprime alors, aux Beaux-Arts de Paris, huit cent mille aches d'après huit cents dessins originaux.

Le peintre entretient des relations privilégiées avec Michel Foucault, Gilles Deleuze et Félix Guattari. Dans sa série *Le Tableau en question*, les surfaces qui se détachent rageusement ont un rapport évident avec le *ux deleuzien*. Pour ce penseur, la société elle-même constitue un système de *ux de croyances et de désirs*. Par la suite, les Rhizomes, pastels-caféés de 1997-1999 de Fromanger trahissent, eux aussi sa familiarité avec la pensée de Deleuze. Le philosophe et son compère Guattari font l'éloge des systèmes végétaux dits « *rhizomatiques* » qui prolifèrent horizontalement, comme celui des pommes de terre, et sont dépourvus de centre. Ces rhizomes évoquent selon eux le réseau, une multiplicité réfractaire à la centralisation et à la hiérarchisation. Dans son autre série, *Le Peintre et le Modèle* (1973), qui réunit femmes, vitrines et mannequins sur un pied d'égalité, rabattus au rang de simples marchandises, Fromanger rend compte, en peinture, de son analyse de la « machine capitaliste civilisée » décrite dans *L'Anti-Œdipe*. Michel Foucault influencera nettement, lui, la peinture gurative expressionniste de l'ancien communiste Paul Rebeyrolle (1926-2005). Son tableau *L'Enragé*, de la série *Les Prisonniers*, montrant une créature canine connue dans un environnement carcéral, fait écho aux prises de position du philosophe dans ses livres et ses tribunes, dans le journal *Combat* notamment, où il décrit un système pénitentiaire obsolète qui craque de tous les côtés. Jacques Derrida, dont un portrait était accroché à l'entrée de l'atelier parisien du peintre, gurait parmi les gures tutélaires de Valerio Adami (né en 1935). L'amitié entre le philosophe et le peintre aux toiles énigmatiques et aux couleurs acidulées, entamée au milieu des années 1970, se prolongera jusqu'à la mort du philosophe en 2004. Né pendant la guerre, en 1943, François Rouan soutient que les lectures des penseurs de la French eory ont été, pour lui, « formatrices... pour le meilleur, mais aussi pour le pire ». Car il a ressenti, dès 1968, en accord avec la pensée de Baudrillard semble-t-il, « une certaine suspicion » vis-à-vis de l'art contemporain. Avant d'ajouter que ses tressages ont été sa manière à lui « de dire non aux euphories des mouvements successifs de l'art industriel, proposé par un marché dominé largement par les États-Unis ».

D'une génération à l'autre

Enfant des Trente Glorieuses, né en 1960, Marc Desgrandchamps précise qu'il n'a pas été marqué directement par la pensée de ces philosophes, même s'il a pu être « traversé par leurs travaux qui ont imprégné notre époque ». Aux antipodes du peintre lyonnais, omas Hirschhorn a dédié un véritable monument, le Deleuze Monument, à son idole. C'est une sorte de sculpture-autel-librairie que l'artiste, né en 1957 à Berne, a créée en 2000 à l'occasion de l'exposition « *La Beauté* » au Palais des Papes d'Avignon. Phénomène plus anecdotique mais signifiant, l'exposition « *Dimanche sans fin* », concoctée

au Centre Pompidou-Metz par le trublion Maurizio Cattelan (né en 1960), prend la forme d'un abécédaire « en clin d'œil à Gilles Deleuze ». Les quatre philosophes ont laissé des traces également chez certains millennials comme le peintre Julien des Monstiers (né en 1983), qui a découvert leurs concepts aux Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier de Jean-Michel Alberola. Celui-ci dit avoir été marqué par Foucault, qui lui « a appris à penser en structuraliste », et par Deleuze, grâce auquel il a compris que « des milliers de champs pouvaient être expérimentés ».



Julien des Monstiers, marqué par Foucault et Deleuze, a présenté sa dernière exposition *Plateau XXI*, avec une série autour du jeu de plateau GAL. C. GAILLARD, PARIS, 2025. ©R. FANUELE.

Même au bout du monde

À l'international, l'aura des Foucault, Derrida, Deleuze et Baudrillard est tout à fait surprenante. Ils ont littéralement enivré l'Argentine, le Chili, notamment avec le peintre, graveur et vidéaste chilien Eugenio Dittborn (né en 1943), l'Équateur, avec l'artiste Estefania Peñael Loaiza (née en 1978). Tout comme le Japon. Et l'Inde, où va se tenir, du 25 au 28 février, à la Panjab University, à Chandigarh, un colloque sur la pensée de Deleuze et Guattari. Ces auteurs ont aussi gagné la Chine, où ils ont tous été traduits dans les années 1990, et où le mot derridiens de « déconstruction », ignoré de la langue de l'empire du Milieu, a été spécialement créé pour traduire le concept. Ils ont, ici aussi, influencé des artistes comme Song Jiayi (né en 1982), diplômé des Beaux-arts de Paris, dont l'œuvre est imprégnée du concept de « théâtre des images », pioché chez Deleuze. « Ces figures extraordinaires ont joué d'un rayonnement international hallucinant », insiste Bernard Blistène, qui raconte qu'il a été accueilli à Sydney en 1980, à sa descente d'avion, par son interlocuteur australien qui s'est empressé de lui demander des nouvelles de la santé de Roland Barthes. Cet autre grand intellectuel français venait tout juste d'être renversé par une camionnette à Paris, après un déjeuner qui avait réuni des artistes et penseurs autour de François Mitterrand. Celui-ci deviendra, un an plus tard, le quatrième président d'une République au champ intellectuel en profonde recomposition avec l'entrée en scène des « nouveaux philosophes » qui ont « jeté avec l'eau sale du bain toute idée de critique sociale », selon les mots de l'auteur de French Theory.

Connaissance des arts -Janvier 2026
Quand les philosophes français inspirent l'art

Eric Tarian

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com